

chaînes de montagnes pendant plusieurs heures, rencontrant ça et là des villages arabes, et traversant de jolis ruisseaux et de petites rivières qui répandent la fertilité tout autour d'elles. Il faisait une chaleur atroce, pendant que, de chaque côté de nous, nous voyions les montagnes dont les cimes étaient couvertes de neige. Singulière illusion des yeux que l'on éprouve souvent dans ces pays où les montagnes sont si élevées, et où l'air est si pur et si transparent ! Nous nous serions cru à quelques arpents seulement du pied du Liban et de l'Anti-Liban, et cependant nous avions, une distance de deux ou trois lieues pour parvenir au pied des premiers contreforts.

Une heure avant d'arriver à Baalbek, nous avons aperçu les ruines qui se dressent majestueusement au-dessus du niveau plat de la plaine. Les six colonnes dont je parlerai bientôt dominaient tout, noircies d'un côté par les siècles et dorées d'un autre par les rayons du soleil couchant. Tout autour nous pouvons déjà apercevoir une masse confuse de murs, de temples à moitié écroulés, de débris de toute espèce, à côté et aux pieds desquels s'étendent les rues étroites, les maisons misérables du village actuel de Baalbek.

Ce premier coup-d'œil est jeté de loin, pendant que nos chevaux, semblant deviner notre impatience d'arriver, galoppent rapidement vers le but de nos désirs. La plaine est unie, le terrain est bon, le chemin très-passable, aussi nous approchons rapidement.

En passant, le guide nous indique de loin la carrière d'où ont été extraites les énormes pierres de Baalbek et où il en reste encore une plus grosse que toutes les autres. Mais rien ne peut nous arrêter ; nous visiterons cette carrière demain ; pour le moment nous n'avons pas d'autre désir que celui d'arriver au lieu où sont réunies les plus grandes merveilles.

Encore dix minutes, et nous faisons notre entrée dans Baalbek.

Notre drogman, Andréa, nous conduit à travers un dédale de petites maisons, à toit plat, et dont quelques unes sont blanchies à la chaux, jusqu'à celle où il a coutume de loger ses voyageurs. Cette habitation consiste en plusieurs appartements qui, tous, ouvrent sur une espèce de cour intérieure, dans laquelle nous entrons à cheval. Plusieurs femmes, proprement mises, sortent de la maison à notre arrivée, et nous font la salutation orientale en portant la main à la poitrine, à la bouche, et puis au front, avec une profonde inclination, faite très-gracieusement.

La famille dans la maison de laquelle nous sommes logés est une famille maronite. A la propreté qui règne partout on reconnaît facilement que ce ne sont ni des Arabes, ni des Turcs qui nous hébergent. On nous installe dans une grande pièce, la meilleure de l'établissement, divisée en deux par un divan, et qui ouvre sur la